



L'histoire du temps présent

Trumpland

De Denis Scuto

„We won!“ C'est avec ces mots et les doigts en forme de V pour victoire que le professeur Kneip – appelé „Zeus“ par les élèves – paraissait dans les couloirs du Lycée Hubert Clément Esch en novembre 1980. „We“, c'étaient les Républicains et leur candidat à la présidence, Ronald Reagan.

Le 4 novembre 1980, Reagan avait clairement battu le candidat démocrate et président sortant, Jimmy Carter, avec 489 grands électeurs contre 49, alors que les sondages le donnaient encore perdant fin octobre. J'étais en classe de troisième, et si „Zeus“ ne fut jamais mon prof, j'eus néanmoins affaire avec lui par après. Entouré de ses disciples de la *Jeunesse atlantique*, il nous interpellait régulièrement lorsque nous distribuions des tracts du mouvement pour la paix devant le lycée.

Je fus choqué par la victoire de cet homme, Ronald Reagan, qui a notamment relancé le développement de la bombe à neutrons. Ce candidat conservateur de 69 ans avait été acteur de série B dans des westerns où il incarnait le cowboy. Ses proverbes et ses gaffes provoquaient la risée de ses adversaires politiques. Pendant la campagne de 1980, il lançait ainsi: „Trees cause more pollution than automobiles.“ Tout le monde se posait la question: „How could an actor become president?“ Ronald Reagan y avait déjà répondu à sa façon en 1966 alors qu'il brigait le poste de gouverneur de Californie: „I don't know. I've never played a governor.“ Et il s'imposa, pour devenir le 33^e gouverneur de Californie (1967-1975) et le 40^e président des Etats-Unis (1981-1989).

Un slogan qui a déjà servi

Le slogan de Ronald Reagan devrait vous rappeler quelque chose: „Let's make America great again!“ Ronald Reagan promettait de rétablir la puissance militaire des Etats-Unis. De contrer le communisme international avec fermeté. Et de relancer l'économie par des baisses d'impôt. La politique extérieure de son adversaire Carter – et ici surtout la fin malheureuse de la tentative de libérer les otages dans l'ambassade américaine de Téhéran – mais aussi l'échec de sa politique économique et financière causèrent la perte du président sortant.

La présidence de Reagan est liée à l'avancée de la nouvelle droite dans les années 1970, notamment l'aile fondamentaliste du mouvement chrétien évangélique. Une nouvelle droite qui peste déjà à l'époque contre l'establishment libéral de la côte est. Une cause profonde de cette évolution est à voir dans l'humiliation nationale de la guerre du Vietnam, une autre dans le déplacement du centre de gravité économique du nord-ouest industriel et de l'est des Etats-Unis vers le „sunbelt“ plutôt conservateur du sud où se développent les bastions du „new tech“.

La présidence de Reagan – ou mieux celle de son staff, car Rea-



Affiche électorale du candidat républicain Ronald Reagan en 1980

gan fut un des présidents qui déléguait le plus de décisions et gouvernait le moins en personne – fut effectivement caractérisée par des baisses d'impôts, mais aussi par des coupes massives dans les prestations sociales et une hausse vertigineuse de la dette publique qui tripla de 789 milliards de dollars à plus de 2.000 milliards de dollars, surtout à cause des dépenses militaires. Un lourd tribut fut payé pour les succès remportés en politique extérieure contre l'Union soviétique, avec le déclin progressif de la compétitivité internationale des Etats-Unis et le renforcement de la mouvance djihadiste islamiste au Proche et au Moyen-Orient.

Je n'aurais jamais imaginé éprouver un jour un choc encore plus grand lors d'une élection présidentielle américaine. J'aurais dû savoir que l'histoire continue à nous réserver bien des surprises, bonnes ou mauvaises. J'aurais dû savoir que bien peu de ce qui advient ne peut être prévu. Mais nous confondons encore et encore nos souhaits avec la réalité. Et la réalité nous confronte aujourd'hui avec un candidat politique, aux conceptions non seulement populistes de droite mais aussi fascistes. Et qui, en clamant haut et fort ces idées, est élu démocratiquement 45^e président des Etats-Unis. Même si la participation électorale fut, avec 54,2 pour cent d'électeurs qui se sont rendus aux urnes, la plus basse depuis 2000. Ce fut triste à mou-

rir de se réveiller mercredi matin pour lire le tweet de Marine Le Pen qui félicite le nouveau président et le „peuple américain, libre“ et qui se voit déjà – peut-être à raison – comme prochaine présidente de la République française.

Même si Trump n'a pas toutes les caractéristiques d'un fasciste, il déteste, comme les fascistes, la diversité des opinions, mais aussi celle des êtres humains. Il profite politiquement de la peur de l'autre et appelle à la haine. Pour Hitler, les cibles étaient les soi-disantes races non-aryennes. Pour Trump, ce sont les immigrants illégaux et les réfugiés qu'il vise avec ses revendications de construction de mur entre Etats-Unis et Mexique et d'expulsion de millions d'immigrés clandestins.

Comme les fascistes, des hommes politiques comme Trump profitent des frustrations individuelles et collectives. Il appelle à des groupes sociaux qui souffrent de la crise économique ou se sentent politiquement humiliés. Dans un populisme sélectif, il leur promet de veiller à leur sécurité, de rétablir la prospérité, mais aussi la grandeur de l'Amérique.

Comme les fascistes, Trump a mené une campagne électorale trempant dans un nationalisme fanatique. Comme eux, il prétend défendre son pays contre un complot international. Pour Hitler, le complot était fomenté par

la soi-disante juiverie mondiale. Pour Trump, ce sont les Chinois ou les Mexicains qui humilient les Etats-Unis.

Comme les fascistes, Trump reporte sa volonté de pouvoir et son culte des armes sur la sexualité, sur son machisme et son mépris des femmes. Très naïvement, j'avais cru et espéré que ce trait allait lui être électoralement fatal. Ce fut probablement plutôt le contraire et une raison de plus pour nombre d'électeurs américains de voter pour lui et contre une femme.

Une crise profonde de la démocratie

Les vieilles recettes des temps obscurs, temps que l'on croyait révolus au moins dans les Etats démocratiques, elles font de nouveau partie de programmes électoraux. Le racisme, le chauvinisme et le sexisme sont non seulement toujours fort répandus, ce qui ne surprend guère. Ils sont aussi devenus présentables sur la scène politique, aux Etats-Unis comme en Europe. Ce mélange était encore inimaginable sous le Républicain Reagan qui légalisa trois millions de clandestins sous sa présidence et qui se présenta comme l'avocat des droits des femmes pendant la campagne électorale de 1980.

Trump a naturellement fort judicieusement ajouté à ce mélange

de racisme, chauvinisme et sexisme une bonne dose d'annonces populistes en politique économique et sociale: la promesse de nouveaux emplois en masse, d'investissements publics, la hausse du salaire minimum, à côté de baisses d'impôts. Cela a suffi pour conquérir les quatre Etats industriels traditionnellement démocrates autour des Grands Lacs, négligés depuis l'ère Reagan: Michigan, Ohio, Pennsylvania et Wisconsin. Et de conquérir avec ces Etats les 64 grands électeurs qui ont manqué au candidat républicain Mitt Romney en 2012 pour battre Obama.

On peut certes se consoler en se disant que ces quatre Etats tourneront le dos au même Trump si une grande partie de son programme électoral se révèle être des paroles en l'air. Le choc n'en reste pas moins profond. On peut certes invoquer les problèmes sociaux comme facteurs d'explications. Tout comme l'impopularité de Hillary Clinton. Mais il faut arrêter de se voiler la face. L'élection d'un populiste de droite aux traits fascistes à la tête du pays qui représente toujours – même si sa puissance est de moins en moins à la hauteur de ses ambitions – la première puissance mondiale, signifie clairement que l'avenir de la démocratie est en danger.

Le refus d'un présent ressenti comme inacceptable – que ce soit pour les uns la mondialisation et ses effets, pour les autres le déclin de leur région et la perte de leurs revenus, pour d'autres encore une société marquée par les migrations et la diversité, pour d'autres enfin le soi-disant „système“ (autre vocabulaire importé directement du fascisme) – a permis à un milliardaire, qui n'est pas soutenu par une grande partie du parti républicain, d'arriver au pouvoir. Avec des propositions de remèdes nationalistes et xénophobes qui sont incompatibles avec la démocratie américaine.

L'élection de Donald Trump confirme que la démocratie parlementaire, que les sociétés démocratiques traversent une crise historique profonde. La réflexion sur cette crise et la recherche de solutions à cette crise constituent un des défis majeurs de l'humanité. L'enjeu a bien été souligné par l'historien britannique Eric Hobsbawm, à la fin de son ouvrage sur l'histoire mondiale du 20^e siècle, „L'âge des extrêmes“: „Si l'humanité doit avoir un semblant d'avenir, ce ne saurait être en prolongeant simplement le passé ou le présent. Si nous tentons de construire le troisième millénaire sur ce fondement, nous échouons. Et la rançon de l'échec, c'est-à-dire du refus de changer la société, ce sont les ténébres.“



Lauschert
och dem
Denis
Scuto sâi
Feuilleton
op Radio
100,7, all
Donnesch-
deg um 9.25 Auer (Rediffu-
sion 19.20) oder am Audioar-
chiv op www.100komma7.lu.